

# DU BOUT DES DOIGTS

— RECUEIL DE TEXTES —

*Concours d'écriture Faites-court !*



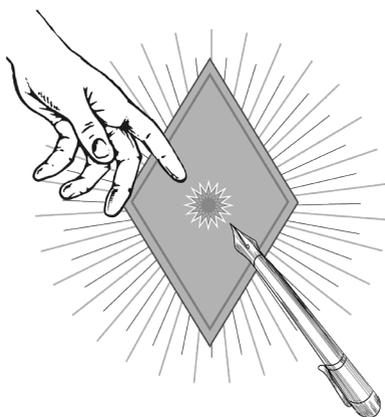
**FAITES COURT !**

CONCOURS D'ÉCRITURE DE FORMES COURTES

SAISON CULTURELLE 2021-2022

23<sup>È</sup> ÉDITION

« DU BOUT DES DOIGTS »



CE RECUEIL RASSEMBLE TOUS LES  
TEXTES CANDIDATS AU CONCOURS.  
LES TEXTES LAURÉATS SONT INDIQUÉS PAR  
UNE « \* » DANS LE SOMMAIRE.

## SOMMAIRE

<b>AVANT-PROPOS</b>	5
<i>RESPIRE</i> , CHARLOTTE APHECETCHE	6
<i>GRANDE OURSE, UN BOUT D'ÉTERNITÉ</i> , EWEN ARZEL- GUIZIOU	8
<i>· · · · · (ENVIE)</i> , EVE AUGER	10
<i>AU CONTACT DE LA NATURE</i> , RÉGIS BERTHELOT	12
<i>APOLOGIE DE LA MOUSSE FLORALE</i> , ANONYME	13
* <i>IMAGO</i> , CLARA BOURY	14
<i>DEMAIN NOUS PORTERONS L'HISTOIRE À DEUX MAINS.</i> , THI HAI BUI	15
<i>PENSÉES</i> , PAULINE COLAS	16
<i>A UN MÈTRE DE TOI</i> , ANONYME	18
<i>CONTACT</i> , MARIE DIDIER	19
<i>TÉNÈBRES</i> , LUCIE DUBOIS	20
<i>TIP TIP TAP TAP</i> , ADELINE FAYE	21
<i>DOIGTS TACTILES</i> , AGATHE GIRARDEAU	23
<i>TOUCHER, COULER</i> , LISE GLOKER	24
<i>13 AOÛT 1986</i> , MARIE GRANGER	26
<i>PRINTEMPS ET OPTIMISME</i> , SWANN GUERLAVAIS	27
<i>LE COQUELICOT</i> , PHILOMÈNE GUITTON	28
<i>UNE BOUGIE ENTRE EUX</i> , LORÈNE HIVET	30
<i>L'ÉTREINTE</i> , ANONYME	31
<i>MUSE</i> , ROMAIN LAYEC	32
<i>UNE HARMONIE PARFAITE</i> , MORGANE LE GALL	33
<i>LE MANTEAU DE LA VIERGE</i> , CHLOÉ LE MAT	34
<i>A CORPS ET MAJEURS</i> , ESTELLE LINET	35
<i>LE PARADOXE DE LA RENCONTRE</i> , ANONYME	36
* <i>L'HISTOIRE DU VIEUX SCULPTEUR AVEUGLE</i> , MIRA MARTIN	37
* <i>DE L'IMPORTANCE DE NE PAS TOUCHER AVEC LES YEUX</i> , MARIE MASSELOT	39
<i>MAMIE, TE SOUVIENS-TU ?</i> , MAUD MESTRARD	40
<i>MA POÈME</i> , ALICE POULOUIN	42
<i>PAUME</i> , HAËLA REGUIBI	43
<i>26/12/2021</i> , CHARLES ROBERT	45
<i>SANS TITRE</i> , SAMUEL LEBRET	46
<i>LETTRE À UN AMI (ET MENTOR) INSULAIRE</i> , MATTEO SAVI	47
<i>SOUS LA PEAU</i> , GAËLLE STRIGINI	49
<i>DU BOUT DES DOIGTS, AU BOUT DU BOIS</i> , ALEXIS THOMAS	50
<b>MEMBRES DU JURY DU CONCOURS D'ÉCRITURE</b>	51
<b>REMERCIEMENTS</b>	51

## **THÈME : DU BOUT DES DOIGTS**

Depuis des mois, nous avons dû contraindre nos gestes. Si le toucher, comme les quatre autres sens, est vital, quelles sont les conséquences psychologiques et physiques de la privation du toucher sur nos corps ? Comme le souligne Fabienne Martin-Juchat, spécialiste en anthropologie du corps et des émotions, « la connaissance de soi et la connaissance du monde passent par le toucher ». Pour sa 23e édition, le service culturel vous propose ainsi de partir à la reconquête de ce sens qui donne vie au monde qui nous entoure, et de se réapproprier progressivement ce rapport à l'autre, à soi, et à l'intime. Effleurer, approcher avec envie mais aussi avec retenue, du bout des doigts...

## RESPIRE

Et quand je me suis retournée, je l'ai effleurée juste un peu.

J'ai tendu la main et du bout de nos doigts a jailli un feu.

Tout d'un coup une chaleur a empli mon être et j'ai pris sa main, froide mais apaisante.

Et quand j'y réfléchis, elle était comme un souffle,

Une brise qui réchauffe ou refroidit à sa guise.

Et quand ma flamme venait à vaciller, elle me soufflait pour la raviver :

« Inspire, ça va aller. Expire, ça va passer. Je te promets, tout va s'arranger. »

Et quand je dérivais dans la mer sombre de mes pensées vagabondes,

Engloutie par les vagues froides et immobiles, les muscles trop engourdis,

Dans un flot agréable elle a vogué vers moi. Un courant chaud m'a rapproché du bord,

Là où c'est plat mais pas flippant, là où c'est calme et rassurant.

Et quand mes poumons se sont vidés de ces gouttes glacées,

Je l'ai entendu à l'horizon me souffler :

« Inspire, ça va aller. Expire, ça va passer. Je te promets tout va s'arranger. »

Et quand la tempête devenait trop assourdissante, et les nuages trop pesants,

Elle arrivait et d'un revers de la main les chassait, comme un ouragan nettoie le ciel.

Et quand je tombais dans le vide de ma solitude aigrie,

Elle m'emportait, me portait dans ses bras.

Elle me rattrapait dans ma chute et me ramenait à la surface.

Dans un cyclone tourbillonnant je l'entendais chuchoter :

« Inspire, ça va aller. Expire, ça va passer. Je te promets, tout va s'arranger. »

Et quand de brise elle devenait tornade, trop présente et suffocante,

Je cherchais alors à m'en protéger, m'en éloigner.

Elle partait soudain, et je me pensais apte à respirer à nouveau.

Mais quand elle n'était plus là, tout près de moi,

Je suffoquais de son absence, vidée de mon oxygène.

Elle revenait soudain, comme le soleil après la pluie,  
Mais en plus doux, comme une bise en plein mois d'août.  
Maintenant que je n'ai plus besoin d'elle, que je n'ai besoin que d'ailes pour voler,  
Je peux dire que j'ai brassé de l'air, que je l'ai même embrassé de plein fouet.  
Et que oui, ça fait bizarre, de ne plus sentir sur moi le souffle chaud de sa voix.  
Mais je la sens encore quelques fois dans mes cheveux. Je ferme alors les yeux,  
Et dans les sifflements du vent, je crois encore l'entendre :  
« Inspire, ça va aller. Expire, ça va passer. Je t'avais promis, tout s'est arrangé »

*CHARLOTTE APHECETCHE*  
*LICENCE 1, ARTS DU SPECTACLE*

## GRANDE OURSE, UN BOUT D'ÉTERNITÉ

*Micro-nouvelle. TW : violence conjugale, AVC.*

*Mon texte se veut rythmé. Prononcez chaque syllabe comme si vous pouviez la toucher.*

Je t'ai aimée comme je t'ai battue : avec force et déraison, longtemps, et toujours dans le silence.

Aujourd'hui mes bras tordus sont retenus sans sangle au siège de mes dernières heures, et je me chie dessus sans même m'en rendre compte. Je ne peux plus que voir, parfois gémir. Il aura suffi qu'un vaisseau pète dans ma tête pour que je me retrouve à terre, déjà un pied, une jambe, un bras et la moitié du visage dans la tombe.

Mais pourtant toi, tu restes là. Toujours debout, et qui me porte, me conduit, me lave et puis m'essuie. Me borde, me parle sans réponse, tiens une main qui ne m'appartient plus.

Comment n'as-tu pas pu péter un câble bien avant moi, toi qui maquillais des coquards en cernes, jours de marché et à la messe ? Moi je croyais trop te connaître, et peut-être en avoir assez. Désormais je découvre, distant, ta beauté qui s'épanouit en fanant. Grande ourse, il m'a fallu du temps et du recul pour te trouver, t'admirer.

Grande ourse, toi, tu restes là. Mais pourquoi, dis-moi ? Par amour ? Par habitude ? – Pour aller où ? sembles-tu me dire. Par peur ? Mais peur de quoi ? Sûrement plus de moi. Du regard des autres ? Ou de celui de Dieu ? – Il n'a pas dû regarder par ici depuis longtemps.

Sans savoir ce que tu penses, puisque tu parles tout aussi peu, j'arrive néanmoins à lire, peut-être à croire, en ton regard, qui scintille de près comme de loin. C'est désormais mon premier et mon dernier rayon, dès que tu ouvres et fermes les volets.

Mais ce qu'il y a de plus beau, ce sont tes gestes tendres, mon seul spectacle, la seule preuve que je suis toujours en vie : ces doigts qui serrent les miens lorsque tu lis, manges et me nourris. Je suis cette ancre qui termine lentement de rouiller, et toi, qui en fin de compte a juste peur de dériver.

Ce qui me touche plus que tout désormais, ce sont tes lèvres ridées sur mon front dégarni. Tes lèvres qui me pardonnent jusque dans l'inertie. Tes lèvres qui me répètent que tu m'aimes, pour le meilleur et pour le pire, et qui le soir me murmurent un « Adieu », non par espoir, mais bien par peur que, dans le noir, je disparaisse, sans que tu m'aies dit au revoir.

Chérie, je t'aime, d'un amour que je ne pourrai plus donner.

Tu lis ton livre ; tes yeux se ferment. La lampe est restée allumée.

Endors-toi... tiens-moi la main, jusqu'à demain. Le temps d'un bout d'éternité.

*EWEN ARZEL-GUIZIOU*  
*MASTER 1, MUSIQUE ET MUSICOLOGIE*

## POÉSIE



Sous mon front, une forêt pousse, faite d'arbres brouillons. Des pins s'élèvent, près d'ormes et de noyers, une jungle sans sens, brillante d'envies et ombrageuse de tourments ; c'est ma tête.

J'avance en cette forêt. Mes pieds nus sentent l'humus chaud, que fissurent les racines autour de moi. J'effleure les troncs. Il y en a qui me mangent le crâne parfois. Des bouleaux qui parlent trop, des châtaigniers qui me font peur, et des noisetiers qui ne poussent pas comme je le voudrais. D'autres posent des questions. L'un d'eux ne fait que ça. Il est devant moi, invisible presque, n'existant pas vraiment, pourtant les empreintes de mes doigts perçoivent les stries de l'écorce.

J'entre dans cette pensée fantôme, et mes mains cherchent une accroche, je ne sens que du vide, donc ne sens rien, mais j'imagine que ma peau en touche une autre.

Je me vois alors, assise. Sur une table de bois miellée et vieillie, je pose un lait chaud que tu bulles à la paille. Tu me regardes, la bouche en trompe tandis que la mousse s'étend dans le bol, et tu ris. D'où viens-tu, petit sourire espiègle ? Du tréfonds des instincts, d'un insidieux conditionnement ou d'une envie réelle ? Petite image qui n'existe pas, que je caresse pourtant.

Ta bouille gamine blanchie par le lait, les feux-follets dansant autour de ton cœur, tu mimes des fleurs, tu en es une... Mes doigts grimacent tes joues, tu ressembles à une grenouille, tu les creuses ensuite, fait ressortir tes lèvres et deviens un poisson, tes mains sont des nageoires. Mes doigts chatouillent les plis de ton cou, sous les mailles de ton pull.

Je te regarde, tu me fixes en te trémoussant, et tu ris, sans cesse tu ris, parfois en tapant ta bouche ouverte de ta paume pour rendre musical ton rire frénétique, et te faire glousser encore plus.

Je te regarde, tu m' observes aussi. Nos regards se caressent, se lient, nos cils sont tressés ensembles par les doigts aimants de la maternité, l'émail de tes yeux s'estompe dans le mien, tu dors mon âme de ta candeur, prenant les boucles de tes cheveux comme pinceau.

Tu n'existes pas, et pourtant, tu touches à ma vie, je te sens sous mon front, qui caresse l'humus de ma forêt, tu lis en braille sur le sol, sans bruit, des envies que j'ignore.

Qui a écrit ça ? Est-ce moi ?

Mon esprit est enceint, il est enceint de toi. Tu mêles nos doigts, nais sans prévenir.

Et sur l'humus, sous mon front, est inscrit pourquoi je te veux.

Tu l'as lu en venant en ma tête, mais si tu viens au monde, tu babilles, jamais ne parle.

Le temps d'apprendre ma langue, tu auras oublié ce que tu as effleuré.

Tu ne mèneras pas la vérité au terme. Irais-je donc jusqu'au mien, ou la trace de ta main dans l'humus sera tout ce que laisseront tes doigts ?

*EVE AUGER*  
*LICENCE 3 LETTRES MODERNES*

## AU CONTACT DE LA NATURE

Dr Chabrot me dit qu'il faudrait que je me concentre sur ce qui me rend heureuse, histoire de faciliter la communication par la suite ou quelques chose du genre. Évidemment maman me ressasse sans cesse de l'écouter : et Dr Chabrot par-ci et Dr Chabrot par-là... Si seulement ce charlatan supposé m'accompagner dans mon handicap était né comme moi, aveugle et malentendante, il pourrait réaliser ce que c'est de ne même pas pouvoir écrire ces lignes ! C'est mon frère qui se charge de ça, il est censé écrire tout ce que je raconte, même mes insultes envers le monde entier pour me défouler, mais ça ne serait pas très utile j'imagine...

C'est vrai que j'ai un souvenir plutôt plaisant qui me revient en mémoire en ce moment, je vais le raconter. Ça fera sûrement plaisir à monsieur l'expert. Je devais avoir 5 ou 6 ans et je m'étais retrouvé dans le bosquet juste en aval de la maison. C'était la première fois que j'allais aussi loin en échappant à la surveillance de maman. Après avoir titubé maintes et maintes fois entre hautes herbes et racines, mes pieds sentirent alors quelque chose de nouveau. C'était quelque chose de frêle et craquant... non... croustillant ! Comme beaucoup de chose de la journée, j'appris plus tard ce que c'était : des feuilles mortes. Mais sur le moment, un univers de nouveautés s'offrait à moi et je ne comptais pas le laisser s'échapper. Je me souviens alors d'avoir posé mes mains au sol pour mieux sentir ces feuilles, puis la terre fraîche sur laquelle elles s'étaient échouées. Alors que mes mains se frayaient un passage parmi celles-ci, je sentis comme une petite descente et avant que je m'en aperçoive, ma main droite fut plongée dans l'eau. Je connaissais bien évidemment cette sensation mais cette eau-là était si froide et vivifiante que je me retirai sous l'effet de la surprise. C'était un ruisseau ! J'avais senti son courant, l'eau était pleine de force et de vie, bien plus que l'eau du lavabo. Ces mêmes sentiments me submergèrent à cet instant précis. Je me redressai alors et sautai vers ce que je croyais être la rive opposée du ruisseau, mais emporté par mon élan, je vins m'écraser contre quelque chose de solide. Ce n'était pas très large mais je compris que c'était très haut, je sentis que c'était arrondi en passant mes mains le long de sa surface dure mais qui s'effritait. En levant les mains, je touchai des sortes de cures-dents disposés comme des dents de peigne, puis une sorte de boule composée d'une multitude de pétales robustes. Vous avez sans doute deviné avant moi sur le moment qu'il s'agissait d'un sapin. Tout ceci était une découverte pour moi, une fabuleuse découverte me faisant pleurer des larmes de joie que je sentis couler le long de mes joues. Cette aventure exaltante m'avait complètement occulté maman. Elle se trouvait là après m'avoir cherché pendant plus d'une heure. Mais au moment de m'apercevoir, elle ne put se résoudre à me récupérer, voyant la joie qui rayonnait sur mon visage trop sombre depuis bien trop longtemps. C'est finalement après m'être fait piquer par des ronces qu'elle s'approcha pour me prendre dans ses bras et me ramener à la maison. Mes larmes de joie s'étaient changées en larmes de douleur c'est vrai, mais ce fut la dernière découverte de cette journée inoubliable.

RÉGIS BERTHELOT  
LICENCE 3 LEA

## **APOLOGIE DE LA MOUSSE FLORALE**

Jacques me demanda d'aller chercher la serfolette dans le cabanon. J'y allai tout en ignorant sa fonction et son apparence. Traversant d'un pas rapide le vaste jardin de la pépinière, escorté par les ormes qui se dressaient le long du chemin, l'angoisse me vint à l'idée de revenir les mains vides. Depuis mon embauche, mon ignorance de la nature et l'esprit peu pratique qui en découlait m'avaient souvent valu son mépris.

Devant les marches de l'abri, dont la vétusté n'avait d'égal que son charme pittoresque, Moustache se reposait de tout son long, ignorant la beauté de son environnement pour n'en garder que l'insondable sentiment. Le temps d'un passage, aussi furtif qu'une comète perce le ciel, je passai mes doigts sur ses poils, que la douceur inspira instinctivement à mon esprit la comparaison aux milles et uns félins qui avaient croisé mon enfance. Je m'attardai, accroupi devant sa majesté indifférente profitant de ces caresses gratuites qui procurent davantage de plaisir à celui qui les donne qu'à celui qui les reçoit.

– T'as trouvé ?! Sors-toi les doigts du cul !

Le timbre lointain du vieil ogre fit sursauter Moustache autant que moi ; elle glissa sous mes doigts et disparut dans le bosquet adjacent. N'étant pas en mesure de l'imiter, je répondis laconiquement et montai les escaliers. Il fallut quelques secondes à ma rétine pour s'acclimater du brusque changement de luminosité ; et quelques minutes à mon corps pour accepter la température. Comme d'habitude, je n'osai toucher à rien, moins par politesse que par un dégoût viscéral pour l'insalubrité de toutes ces remises qui pourrissent au fond des jardins, hantées des petites créatures à huit pattes qui vous guettent lorsque vous y entrez. Évidemment la serfolette demeurait difficilement identifiable parmi l'amas d'antiques babioles et d'outils qui masquaient les murs et encombraient le sol. Mon regard vagabondait avec ce désespoir propre à ceux qui, tout en cherchant, savent pertinemment qu'ils ne trouveront pas ; jusqu'au moment où, coincée dans un carton sous ce qui semblait avoir été un établi, j'aperçu une brique d'un bleu persan. Son apparition, à l'instar du pelage de Moustache, déploya en moi une fresque de souvenirs enfantins dans lesquels mon frère et moi nous amusions à y planter nos doigts sous le regard médusé de feu papi. Nostalgique, je pris la bûche, la palpa tout en analysant sa matière et les raisons qui la rendaient si agréable au toucher. J'enfonçais lentement un premier doigt dans la chair accueillante, puis un second et enfin le poing tout entier, pris d'une frénésie croissante faite de va-et-vient de plus en plus violent. Sa patience ayant une limite, Jacques s'enquit de mon absence et, après un regard perplexe, me licencia.

La mémoire du toucher a cela de beau qu'elle fait quelquefois renaître des moments disparus.

POÉSIE

## IMAGO

la pluie coule grise  
fuse  
me glace les os

du bout des doigts  
je valse un fuseau  
en tisse une toile  
épaisse  
qui palpite  
et se gonfle de chaleur

l'onde ainsi muée  
devient étoffe  
poupenn  
où me nicher

soigner mon corps  
calmer mes souffles  
oïndre mon cœur

puis,  
toutes voiles ouvertes,  
une nouvelle fois,  
re-naître.

*CLARA BOURY*  
*MASTER 1 HISTOIRE DE L'ART*

## DEMAIN NOUS PORTERONS L'HISTOIRE À DEUX MAINS.

Du bout des doigts, je mets un masque fin pour parler à mes proches.  
Du bout des doigts, je tiens la main de mon copain à travers l'ordinateur.  
Mes bouts de doigts se sèchent quand je ne peux pas caresser ta peau.  
Au bout de mes doigts manquent la douceur et la beauté de ton visage.  
Du bout des doigts tu appuies délicatement sur les boutons des ascenseurs.  
Du bout des doigts tu prends la monnaie rugueuse de la caissière au supermarché.  
Du bout des doigts elle touche la vitre dure pour dire bonjour.  
Du bout des doigts elle attrape la barre froide du bus pour se tenir debout.  
Du bout des doigts il attrape l'attestation de sortie froissée.  
Du bout des doigts, on se salue à distance.  
Du bout des doigts nous frottons des serviettes sèches en papier.  
Du bout des doigts...vos mains se touchent à peine, mais vos âmes s'embrassent.

Il est léger, incolore et inodore...

Demain du bout des doigts, je cueillerai des fleurs fraîches au bord de la route et les offrirai à tout le monde.  
Demain j'enlacerai ma nièce et lui donnerai de doux bisous.  
Demain du bout des doigts, j'enlèverai mon masque quand j'irai à l'université.  
Demain tu n'auras pas à mettre de l'alcool dans tes mouvements.  
Demain du bout des doigts, tu écraseras les flacons gluants de gel hydroalcoolique.  
Demain du bout des doigts, il jouera des morceaux tendres au piano dans une salle pleine.  
Nous pourrons être ensemble comme les anciens et nous nous côtoierons.  
Demain du bout de doigts, nous caresserons sans peur le visage de l'enfant au sourire.  
Demain du bout des doigts, nous prendrons un verre chaud et nous le lèverons pour célébrer.  
Demain vous ouvrirez la porte lourde aux visites familiales.  
Demain du bout des doigts, sur les cordes d'argent, vous jouerez un bon rythme de ballade.  
Nos mains seront entrelacées et nos cœurs seront vivants.

*THI HAI BUI  
CIREFE, FLE*

## PENSÉES

Ça me manque. Sa peau me manque. La douceur veloutée de sa main, à laquelle je n'ai pas eu le temps de m'habituer. On nous a coupé les ailes quelques semaines à peine après notre rencontre, je me souviens, dans un bar. Il faisait chaud, humide presque, j'avais commandé une bière noire, et elle sirotait je ne sais quel jus de fruit, un immense sourire aux lèvres, roses, en discutant avec son amie. Elle faisait du bruit, des grands gestes, criait presque pour couvrir le brouhaha de la foule amassée dans ce bar. Pas elle, son amie. Elle, elle la regardait, elle riait à ses grimaces, caricatures folles des professeurs qu'elles avaient en commun. Et puis elle a reconnu une chanson qui passait par là, et s'est levée pour danser, rejoignant ceux qui avaient déjà poussé les tables contre les murs. Je ne l'ai pas suivie, je ne sais pas danser. Je la regardais, fasciné par ses mouvements, ses longs cheveux noirs et ses mains blanches. Ses lèvres roses. Et puis elle s'est arrêtée, elle a plongé son regard vert droit dans le mien, et je me suis levé. Je ne savais pas danser mais tant pis. Sa main délicate dans la mienne, j'aurais gravi des montagnes, traversé des océans, des déserts. On savait que très loin de nous, courait un danger au nom étrange, mais rien ne pouvait nous atteindre. On était invincibles, et puis on est devenus invisibles.

Je m'asperge le visage. Quand je me regarde dans la glace, je ne me reconnais pas. Plus. Les cernes, j'y suis habituée, je ne dors plus beaucoup depuis quelques semaines. Est-ce que c'est la peur, ou bien est-ce juste le fait que deux de mes collègues soient arrêtées ? Je défais juste un instant la pince qui me maintient les cheveux et ouvre un bouton de ma blouse. On manque de bras, on fatigue ici. Je soupire. Je me suis sauvée quelques secondes, dire que je viens prendre l'air dans les toilettes du service... De toute façon je ne peux pas sortir. Les ambulances continuent d'arriver par dizaines, jour après jour, heure après heure, et quand on ne manque pas de personnel, c'est de lits dont on a besoin. On ne peut décemment pas laisser les gens dans les couloirs, si ? Quand je me regarde dans la glace, je ne me reconnais pas. Plus. Ce qui me frappe le plus, ce sont ces marques rouges de chaque côté de mon visage. Là où frotte le masque. On a tous les mêmes de toute façon, stigmates de notre combat. Il faut bien, la défense semble un peu maigre, mais c'est toujours ça, non ? Il faut que je trouve quelque chose pour retirer ces marques, elles font peur à mes enfants quand je les appelle. J'ai raté leur anniversaire d'ailleurs, je les ai vu en visio, mais bon... Leur deuxième anniversaire, mes petits jumeaux... Maman rentrera bientôt.

Je lâche mon sac. Je jette mes chaussures. Je ne prends pas le temps de retirer ma veste. J'ouvre la porte avec le coude, j'ouvre le robinet. L'eau froide sur mes mains. Je frotte. J'ai besoin que ça parte. Savon, eau, savon, eau, savon... Je ne sais plus à combien de temps j'en suis, alors dans le doute, je frotte encore une minute. J'ai nettoyé sous mes ongles ? Je ne sais plus... J'attrape la brosse, je frotte. Les paumes aussi, avec la brosse. Ça n'est pas agréable, ça fait mal, même, mais il faut que ça parte. Si ça saigne, je rince. Et je savonne encore, parce que j'ai touché le robinet. J'ai les mains rouges d'avoir tant frotté. Les phalanges rugueuses, la peau usée. Aucune importance, pourvu qu'il n'y reste rien. Pourvu que je ne transmette rien.

Il ne m'a pas fait la bise ce matin. Est-ce que je l'ai vexé ? Est-ce que j'ai dit quelque chose de travers ? Je ne me souviens plus. Il faut dire que je ne me souviens de pas grand-chose... Paraît que c'est l'âge... Foutaises ! Il me fait la bise tous les jeudis d'habitude. Chaque fois que l'on se croise sur le marché. Il me fait rire avec sa grosse moustache qui lui dévore la moitié du visage ! Il me demande chaque fois comment vont les enfants. Et chaque fois je lui dis bien, bien, même s'il me faut plusieurs minutes pour retrouver leurs prénoms. Et d'ailleurs, il ne m'a pas fait la bise. Est-ce qu'il ne m'aime plus ? Peut-être devrais-je l'inviter à la maison, pour un café, bien noir ? Ah oui, non, je n'ai plus de cafetière, elle est cassée. Où sont mes clés d'ailleurs ? Je ne vois rien sans mes lunettes, j'ai beau fouiller mon sac... Et puis ça me gratte, ce masque, peut-être qu'il ne m'a pas reconnue ? Moi-même je ne reconnais plus grand monde, avec ou sans masque, d'ailleurs... Mais lui je le reconnais. Maintenant que j'y pense, il ne m'a pas fait la bise...

J'hésite. Je suis entré, comme d'habitude, à l'ouverture. J'ai pris la clé, monté les deux étages qui me séparent de ma salle habituelle. J'aime bien ce silence qui règne dans les couloirs, avant que les gens n'arrivent, que le bâtiment ne prenne vie au son des rires des enfants, des conseils des professeurs, des discussions et ragots de couloirs, des gammes et des arpèges assidus. J'ai posé mon sac, sorti mes partitions. Des études, Liszt, Chopin, et puis les concerti de Rachmaninov et Tchaïkovski. J'ai retiré ma veste, mes baskets aussi. Je me suis assis sur le tabouret. A ma taille. Quand je dis que c'est ma salle habituelle... Et je suis là, et je regarde ce piano fermé. Un quart de queue, mon préféré du conservatoire. Il faut dire que j'ai eu le temps d'en essayer quelques-uns, des pianos. Celui-ci sonne différemment quand je joue, on dirait qu'il réagit, je ne sais pas pourquoi. On pensait en être presque au bout, et pourtant, voilà qu'on nous annonce que c'est reparti pour un tour. Un cinquième tour. Qui a touché ce clavier avant moi ? Suis-je bête... Je suis le seul à le jouer, le tabouret est encore à ma taille de la veille... Est-ce que ça a vraiment encore du sens ? Je veux dire, de jouer. Est-ce qu'être artiste a vraiment encore du sens, quand personne ne peut écouter ? Est-ce que tout ça n'est pas la preuve ultime de la précarité de la voie que j'ai choisie ? Je ne sais pas. Je fixe toujours ce piano. Puis mon corps prend la décision d'ouvrir le couvercle, de craquer mes phalanges. Je ferme les yeux, et j'entends de la musique. Je ne sais pas à quoi ressemblera demain pour moi, s'il sera toujours en noir et blanc du clavier, ou bien d'autres teintes. Je joue. Ça n'est même pas moi qui en prend l'initiative. J'en ai besoin. Comme je respire. Et d'ailleurs, il faut que je précise ma technique. Mon toucher.

PAULINE COLAS  
LICENCE 1 MUSIQUE ET MUSICOLOGIE

**A UN MÈTRE DE TOI**

Deux ans déjà, si loin de toi  
Un seul virus et tout vacille  
Se frôler du bout des doigts  
Comme les amants de la Bastille  
Pour juste donner un bout de soi  
C'est interdit, même en famille

A un mètre l'un de l'autre  
Du vide côté à côte

Un seul contact et je panique  
Mon seul péché de te toucher  
Comme Rose et Jack dans Titanic  
Être réunis est prohibé

Du bout des doigts juste sur ta peau  
Une seule caresse pour dire je t'aime  
Pas de trop loin, jamais de trop  
Et la tendresse en quarantaine

Juste t'effleurer rien qu'une fois  
Juste t'effleurer du bout des doigts.

*ANONYME*

## CONTACT

On ne nous avait pas dit qu'un jour  
On en viendrait à regretter  
Ces histoires d'une nuit  
Ces soirées où l'on se mélangeait  
Ces personnes dont on se rapprochait  
Plus ou moins inconnues  
Que l'on embrassait  
Plus ou moins innocemment  
Les lèvres qui s'effleuraient  
Les mains qui se posaient  
D'abord sur les visages  
Puis qui glissaient doucement  
Le long des cous  
Puis des dos  
Les bouches devenaient plus vigoureuses  
Les corps plus mobiles  
L'envie se faisait pressante  
La raisons laissaient place au désir  
Plaisir d'une nuit  
Qui au petit matin redevenaient poussière  
Plaisirs éphémères  
Des nuits qui nous semblaient infinies  
Si on nous avait prévenus  
Est qu'on se serait embrassé mieux,  
Enlacé plus fort,  
Quitté plus tendrement ?  
Si on avait su  
Que plus jamais  
On ne se toucherait  
Sans arrière-pensée  
Est-ce que notre désir  
Aurait été différent ?

MARIE DIDIER  
LICENCE 2 LLCER ANGLAIS

**TÉNÈBRES**

Je m'enivre de son parfum, exaltant.  
Son souffle retentit dans mon esprit,  
Et caresse mon âme dans son entièreté.  
Nos cœurs se réchauffent,  
Elle enlace tendrement ma main,  
Sa peau est si délicate, douce, bouillonnante.  
Elle la dépose sur son visage,  
Je le parcours du bout de mes doigts,  
Je le découvre, l'explore, le chéris.  
Je sillonne ses contours gracieux,  
Le galbe de ses traits élégants,  
La charnure de ses lèvres minutieusement dessinées,  
Le creux de sa fossette,  
La silhouette de son regard,  
La rondeur de ses pommettes,  
Plongé dans l'obscurité éternelle,  
Mes jours se sont éteints,  
Ma lumière est morte.  
Alors j'apprends par cœur le moindre de ses détails  
Par peur de les oublier,  
Par peur de ne plus pouvoir la toucher.

*LUCIE DUBOIS  
LICENCE 1 HISTOIRE DE L'ART, ARCHÉOLOGIE*

## TIP TIP TAP TAP

Je tapote le clavier. J'aligne des mots, les uns après les autres, comme un joli collier de perles. Ils trouvent leur place gentiment. Je le fais du bout des doigts pour pas que les mots soient trop gros.

Tap tap tip. Je veux masquer ce qui me tord la rate depuis plusieurs jours. Allez hop, du bout des doigts, j'alambique, je fais des ronds de jambes, du bout des doigts, tip tip tap tap : je vous jure que je ne suis ni ingrate ni méchante.

Surtout être polie, et n'utiliser que des mots tièdes et inoffensifs.

La pluie pleut du bout de ses doigts sur le velux. Ce n'est pas la tempête, juste quelques gouttes sans incidence. C'est bien, c'est joli. Elle me donne le rythme. Tip tip. Tap tap tip. Je fais attention à ne pas utiliser les ongles, seulement la partie molle et dodue du doigt. Mou mou. Il faut que ça s'enfonce sans peine et surtout que ça ne laisse pas de trace une fois retiré. Je sautille d'une touche à l'autre. L'important c'est de garder le rythme tip tap tip tap pour garder la légèreté, ne rien brusquer. La colère : c'est vilain, la rancœur : c'est pas beau. Faire bonne figure avec le bout de ses doigts, les accrocher au coin de sa bouche et tirer vers le haut. Sourire c'est ça qu'il faut.

Tap tap.

J'écris les derniers mots. Chaque lettre est bien tendre et douce. Un coussin confortable que je tapote à l'intention du destinataire. C-O-R-D-I-A-L-E-M-E-N-T. Tip.

La pluie a cessé, le mail est envoyé. J'ai bien travaillé. Je m'étire. Mes poings se serrent, le bout de mes doigts disparaissent. Ils s'enfoncent dans la paume de mes mains. Je ne les sens plus.

Alors je lance mes poings devant moi, je donne des coups dans le vide, en direction de mon ombre qui ne m'a pas aidée à assumer, traîtresse qui m'a susurrée « du bout des doigts du bout des doigts ». Mes poings s'élancent contre le souvenir de ses mots tièdes, ils les écrasent. Dans un bruit écœurant, ils font ressortir le jus fétide et grossier dont ils regorgeaient. Des coups de pieds, de poings, de genoux : toutes ces

parties du corps qui ne sont pas aussi fragiles que le bout des doigts. Elles massacrent mon vocabulaire sans saveur. Seule entre quatre murs, le velux saturé par l'eau qui se déverse, je mouline mes bras et mes jambes dans tous les sens, avec ridicule et conviction. C'est dans les courants d'airs de mon corps agité que je dis.

*ADELINE FAYE*  
*DU ANIMAUX ET SOCIÉTÉ*

## DOIGTS TACTILES

La nuit démarre,

Les caresses, la tendresse, ne sont pas envoûtées par l'ivresse du verre servi en terrasse

On a réinventé les rencontres, je ne suis pas contre, puisque seul le cul compte

Ce soir, la partie passe par le doigt hagard qui cherche et obéit à l'œil,

Gauche gauche droite, match,

L'heureux gagnant au jeu érotique numérique tique, l'écran clique, la photo est floue

On s'y brûle les doigts de désir, de se faire jouir

Alors, sur Tinder on ne se leurre pas, on ne fera pas rien de ses dix doigts,

Parce qu'ils ne sont pas dans l'œil, mais sur la bouche, touchent, glissent entre mes lèvres

Se mettent dans l'engrenage et sagement, même si le flirt avant n'était pas un écran,

L'homme intelligent a de l'esprit jusqu'au bout de ses doigts, et adroit, produit une telle performance digitale, que

À deux doigts de rester coite en voyant sa lune, fixe mon doigt, finissant par enfoncer les quatre et le pouce, en poussant sur le mont de Vénus

Seule avec les spasmes de l'orgasme, mon petit doigt me dit que les jeux de mains ne sont pas si vilains, et que l'annulaire et le majeur s'entendent bien

Il n'était pas trop tôt pour jouer au jeu des photos,

Demain, l'amusement nocturne se déroulera en vidéo

AGATHE GIRARDEAU  
LICENCE 2 LETTRES MODERNES

## TOUCHER, COULER

À l'époque où dans le ciel  
Les étoiles brillaient encore  
Ô j'ai vu cette étincelle  
Qui a parcouru ton corps,  
Celle de l'amour éternel  
Que je croyais pourtant mort.  
Et dans la nuit immortelle  
À mes yeux comme un trésor,  
Je revois cette étincelle  
Qui a parcouru ton corps.

Et j'aurais fait n'importe quoi  
Pour retenir, du bout des doigts  
Cette étincelle et la chaleur  
Qui brûlait enfin, sur ta peau  
Glacée, émaillée, éreintée  
Par les années et le chagrin,  
Par l'isolement et le dégoût,  
Par la crainte et par l'envie  
Par cette terreur de la vie.

Par ces étreintes volées,  
Par le feu au creux de nos cœurs,  
Ardent, brûlant, dévorant,

Par nos peaux à fleur  
caressées,  
Par ce bûcher intérieur  
Pourtant si doux,  
Envoutant,  
Tendre, enivrant,  
Nous avons appris.

Toucher pour s'apprendre,  
Apprendre à ressentir la vie,  
Apprendre à effleurer le monde,  
Pour finalement s'y

Tendre nos mains  
pour retrouver  
la surface,  
Toucher, couler,  
pour à nouveau,

laisser c  
o  
u  
l  
e  
r.  
e  
r  
i  
p  
s  
e  
R

*LISE GLOKER*  
*LICENCE 3 LETTRES MODERNES*

*Pascal était un homme le sourire aux lèvres et le regard ailleurs. Il s'est toujours abandonné à mes pas, à ma voix, jamais à son sort. Un soir, il se raconte, je l'apprends enfin. Tout est devenu noir, un jour d'été où le soleil a manqué d'être. Sur la route qui le conduit aux festivités, la nuit n'est jamais venue. Pourtant, il se réveille d'un cauchemar assassin. Sa soeur qui l'accompagnait, n'est plus que la Belle endormie dans l'éternel. Une voix blanche le fait renaître à sa nouvelle condition, demi-cœur privé de son double et son image. Et c'est comme ça qu'il se bat, avec l'idée que ce monde sans elle et sans la vue, n'est pas un cauchemar, mais le réveil après le rêve. Je dédie mes mots à l'homme qui m'a appris à vivre à rebours.*

### 13 AOÛT 1986

Sur mon berceau de couleurs, un voile obsidienne  
Se pose là, vole ma vie, toute sa veine,  
D'ébène ou de jais, le noir n'est rien sans lumière  
Je rêve des retrouvailles, combat salutaire

Le corbeau et sa colombe, dans une étreinte  
Délivraient nos ciels endormis de toutes nos craintes,  
Plus de jour et plus de nuit, seulement la pluie  
Redessine son sourire, feu ma soeur survit

Devant l'automne pleurant ses dernières feuilles.

Sans horizon, non, rien ne saurait plus partir  
Exulter son existence avant de mourir,  
J'exhume la mienne, ses ruines, sa fleur en partage  
À toutes les humbles voix, celles de passage

Dans mon cœur, les souvenirs à vif et à terre  
Ma maison vide m'est d'un familier délétère,  
Ici sans Belle, la mémoire devient fatale  
Dans l'inconnu qui sera ma nouvelle étoile

L'astre en joie berce les songes d'hivers en deuil.

Les trésors célestes m'échapperont toujours  
S'en dérobe un air suppliant le désamour,  
Alors je capitule et lui prête allégeance  
Car mieux vaut embrasser la vie du bout des sens  
Les émois en règne traduisent le toucher  
Sur ma peau, les décors dansent sans se cacher,  
Des corps à corps incessants m'inspirent des odes  
La rosée ne brille plus, elle fait vibrer l'aube

Sent les matins en fête au retour du Soleil.

**PRINTEMPS ET OPTIMISME**

Du bout des doigts, j'effleure l'avenir,  
Debout, je vois les fleurs à venir.  
Les joyaux des jardins seront mille et un,  
Tandis que l'index, l'annulaire et leurs frères  
Caressent les visions des gais lendemains.  
L'étoile dorée, dans le ciel bleu, apparaît  
Et fait pleuvoir de nombreux rais  
Sur la toile blanche, étendard de la paix.  
Les multiples teintes jaillissent joliment  
Des divers pétales de printemps  
Qui annoncent la couleur du nouveau temps.  
Demain sera l'ère du bonheur,  
Demain sera fait d'un bon air.

*SWANN GUERLAVAIS  
LICENCE 2 HISTOIRE*

## LE COQUELICOT

Je regardais l'écran entre mes mains. J'ouvris notre conversation. Elle n'avait pas répondu. Elle ne répondait jamais. « Rédiger un message » comme une injonction à laquelle je me pliais quand le manque devenait trop présent. Ce petit appareil était le fil attaché entre mes doigts et elle. Je lui parlais de tous ce qu'elle avait loupé depuis qu'elle était partie. Le nuage en forme de dinosaure au long cou que j'avais vu se balader dans le ciel. La libellule qui avait élu domicile un court instant sur le bord de mon verre. Le chat roulé en boule sur le fauteuil devant la fenêtre. La balade le long de la digue, délicieux moment d'équilibre. Je ne parlais pas du manque. Je ne parlais pas de nous. Je gardais pour moi les nuits blanches si noires et les rivières sur mes joues. Elle n'avait pas besoin de savoir. Elle savait déjà. Alors du bout des doigts je lui racontais la beauté. Les printemps qui revenaient toujours, même quand le froid nous faisait perdre l'espoir de les revoir. La lumière dans certains rires. Parfois, je lui décrivais un sourire ou un regard qui m'avait fait chavirer. Elle savait qu'il m'en faut peu pour offrir mon cœur. Je lui parlais des débuts. Jamais des fins. Certains jours d'été, je tentais en vain d'expliquer la musique que fait le vent quand il joue avec les vagues ou le murmure particulier des grains de sables quand on ferme les yeux. Mes doigts ne savaient pas traduire mes pensées aussi bien que son regard. D'autres jours, quand le présent était trop gris, c'est mes souvenirs que je lui confiais. L'odeur du pain grillé recouvert d'une généreuse portion de beurre fondu pour le quatre heures. La douceur des épis de maïs rayonnant dans le champs d'à côté. Ou encore le goût des premières lèvres que j'avais embrassées. Je n'aurais pas su expliquer pourquoi je lui écrivais encore sans espoir de réponses. Peut-être que cela me donnait l'impression que mes doigts, qui tapaient sur cet écran, la maintenaient en vie, comme une impulsion qui ferait repartir son cœur.

Ce jour là, je voulais lui dire qu'un nouveau coquelicot avait éclos au bord de la route. Un de ces coquelicots rouges majestueux si fort et qu'un coup de vent peut déshabiller.

Ce jour-là, le fil au bout de mes doigts s'est défait.

Ce jour-là, j'ai eu une réponse.

Ce jour-là, ton numéro a été réattribué.

*PHILOMÈNE GUITTON*  
*LICENCE 2 PSYCHOLOGIE*

## UNE BOUGIE ENTRE EUX

Du bout de son doigt, elle retira une miette de pain qui la gênait – ou peut-être que ce n'est pas la miette de pain précisément qui la gênait, mais plutôt la présence à sa table de cet étranger autrefois intime. Lui, du bout de ses doigts, caressait dans un semblant de relâchement, la tige du verre à vin qu'elle lui avait tendu dans un trouble mal dissimulé. C'est pour cette maladresse qu'il était tombé amoureux la première fois. Parce que ses joues la trahissaient en se teintant d'une couleur proche de celle de l'amour. Mais pas ce soir. Était-elle parvenue à déjouer le maléfice de son rougissement, ou avait-elle changé de couleur ? Elle était blême. Elle demeurait muette.

Du bout de ses doigts, elle joua avec la cire encore chaude d'une bougie. A l'intérieur d'elle, il lui sembla que tous ses organes brûlaient en brasero. Elle n'avait pas anticipé son arrivée – elle n'aurait jamais allumé cette bougie sinon. Il aurait pu croire... Non, elle ne l'attendait plus, elle n'avait plus envisagé depuis longtemps. Par éclat de conscience, elle souffla sur la mèche. Un mince filet de fumée aux réminiscences florales vint voiler leur face à face. Elle trouva le symbole fort.

Du bout de ses doigts, voilà qu'il tremblait ! Si proche de la toucher et pourtant, avait-il encore le droit ? Sa démonstration avec la bougie lui coupa la parole. Il porta le nectar à ses lèvres dans un simulacre de décontraction. Et pourtant la horde de chevaux dans sa poitrine, pouvait-elle l'entendre depuis sa chaise ? Il avala d'une traite sans déguster. Qu'importe le goût du vin – la saveur qui l'appelait était ailleurs – sur le gercé de ses lèvres à elle.

Du bout de ses doigts, mimant la promenade de sa main, il arriva lentement jusqu'à la sienne, mais à l'approche de l'effleurer, elle se déroba. Hors d'atteinte, ses bras s'étaient repliés en croix sous sa poitrine. Elle avait le regard bas, le battement de la paupière figé. Lui voulut dire quelque chose, mais se rétracta. Le silence paraissait trop difficile à abattre. Après tout, n'était-il pas lui-même le chevalier du mutisme depuis des années ? Sa main retomba comme si quelqu'un l'avait abattue. Du bout des doigts, elle ne fit rien.

Du bout des doigts, il saisit un briquet dans la poche de sa veste et ralluma la bougie. Prenant sa main comme sacrifice, il la plaça au-dessus de la flamme jusqu'à sentir sa peau roussir, jusqu'à sentir sa peau noircir, jusqu'à sentir... le contact enfin, le fragment mémoriel d'une caresse, le doux pansement de sa peau porcelaine. Les mains prises dans l'étou. Du bout des doigts, ils se réconcilièrent.

LORÈNE HIVET

MASTER 1 INFORMATION ET COMMUNICATION

## L'ÉTREINTE

*L'étreinte*

*Rien n'est plus beau qu'une étreinte*

*L'étreinte de l'au revoir, l'étreinte de l'adieu, de l'amour*

*Deux corps chauds qui se touchent, qui touchent*

*Chaque partie du corps au contact de l'autre*

*dévoile l'âme cachée sous les mille et une carapaces des mots,*

*de nos maux*

*L'étreinte si douce pour dire je t'aime,*

*si intense pour caresser nos cœurs et panser nos blessures*

*L'étreinte comme un souffle d'air pur parcourant l'échine*

*éveillant nos sens d'une manière sublime*

*Il ne suffit parfois que de cela,*

*une étreinte pour s'envoler, se lancer, prendre confiance, se lover*

*Chaque parcelle de peau effleurée nous rappelle à quel point nous sommes fait pour ressentir*

*Ressentir l'autre, ses désirs, ses tourments, ses sourires*

*On la voudrait éternelle, l'étreinte*

*Mais elle se préfère éphémère, passagère, momentanée*

*C'est sans doute ce qui en fait sa beauté*

ANONYME

## MUSE

Du bout des doigts improvisant  
Il caresse un grand noir et blanc  
Il effleure les touches qui touchent son cœur  
Il rêve d'être un compositeur  
Du bout des doigts elle sent sa peau  
Ensemble ils forment un beau duo  
Elle tâtonne les notes en douceur  
Elle rêve d'être l'élue de ses heures  
Du bout des doigts  
Ils touchent le sol  
Le ré le la puis ils s'envolent  
Du bout des doigts  
Ils font silence  
Comme si c'était leur dernière danse.

*ANONYME*

## UNE HARMONIE PARFAITE

Je l'admire un instant avant de l'effleurer pour la première fois. "Première fois" ; ce n'est pas la première fois, loin de là : elle et moi sommes très intimes, depuis si longtemps me semble-t-il, pourtant, chaque fois, j'ai l'impression de la redécouvrir. Comme si c'était chaque fois une première fois. Comme si chaque fois je le touchais pour la première fois.

Je la caresse et je la sens immédiatement se tendre à mon contact. Mes doigts la font vibrer à l'instant où ils la saisissent et moi, je m'enivre de la toucher. Elle est douce. Elle est si belle. Elle est grande aussi, plus grande que moi alors même que je fais un bon mètre quatre-vingts. Ça la rend plus belle encore, plus charismatique. Ses courbes sont régulières et si parfaites à mes yeux, sous mes doigts. Ses rondeurs, ses angulations : tout chez elle ne semble être fait que pour que mes mains s'y posent, s'y baladent, la fassent trembler et vibrer.

Et alors que nous nous étreignons, que mes doigts la survolent tout entière, la pression monte entre nous. Mon corps se tend à mesure que je l'enlace ; mon cœur accélère à mesure que je la caresse ; tout mon être ne répond plus qu'à ses mouvements. Je ne sens plus qu'elle : c'est comme une danse – la plus enivrante des danses ; un va et vient éreintant et bienfaisant à la fois. C'est une harmonie parfaite : nous vibrons en chœur, chacun de mes gestes s'accordant parfaitement aux siens ; nous nous emboîtons comme si nous n'étions faits que pour cela. Mon corps n'est plus que sien, autant qu'elle est mienne. Nous ne faisons plus qu'un, unis dans un même combat qui dure et m'épuise mais qui est si bon, qui me saisit tout entier et me transporte. Nous respirons ensemble, ma poitrine se soulevant par saccades, au rythme de ses mouvements ; nous bougeons ensemble ; nous gémissons ensemble. Et enfin nous atteignons l'apothéose, la note finale, ensemble. C'est si fort. J'en reste le souffle coupé. J'en tremble. Je ne la lâche pas, au contraire : je la tiens fermement, comme si j'avais peur chaque fois de ne plus ressentir cela de nouveau, de ne plus jamais pouvoir la toucher. Comme si elle faisait de mon corps son esclave. Un bienheureux esclave.

Les applaudissements se font attendre quelques secondes puis se déchaînent, honorant tout l'orchestre. Je me lève et salue, encore transi, la tenant fermement dans ma paume encore moite, contre mon corps encore tremblant : ma contrebasse.

MORGANE LE GALL  
LICENCE 2 PSYCHOLOGIE

## LE MANTEAU DE LA VIERGE

« Absence de toucher cristallisé par cette situation particulière. Dis, te rappelles-tu de nos premiers émois juvéniles, lorsque nous nous promenions dans l'ancien bunker de Tahiti plage, que nous allumions des feux d'artifice et que nous nous amusions à nous jeter de l'eau sur les rives de Saint-Laurent? Lorsque nous restions serrés corps contre cœur, statique comme un bloc de marbre pendant ces heures fugaces hivernales, attendant patiemment le soir, la nuit, le noir, éclairés alors par la seule flamme de notre passion. Rappelle-toi lorsque nous nous sommes croisés pour la première fois, nous avions des visages porcelaines, j'ai trébuché et tu m'as rattrapé héroïquement, avec une telle force herculéenne que je me suis naturellement sentie lié à toi, comme-ci ma fragilité avait trouvé sa clarté dans ce brouillard Noir Soulages. Te rappelles-tu de ce jour où nous nous sommes liés à un objet, je n'étais plus artificiellement qu'une personne à tes côtés : symboliquement, je t'appartenais, j'étais tienne, nos âmes se rencontraient enfin dans la fidélité et l'union, tes mains ont effleuré mon majeur fébrilement, et, activement germait un bouton de rose dans les abysses de mon âme. Quel ballet frénétique dans ce geste si protocolaire! Je trompais alors mon indépendance, afin d'avoir cette chance si singulière que de pouvoir observer jusqu'à la fin de mes jours, le même premier regard chaque matin. Alors voilà, je t'ai touché pour la dernière fois. J'ai touché ses mains mornes, insipides et froides. Je ne te toucherai plus jamais. Mes rides sont marquées par la frustration de devoir accueillir cette injustice naturelle, me voilà éprise de romantisme : bien voilà que la solitude s'est retrouvée devant ma porte, celle-ci sait que "mes amours sont mortes", que mon amour est mort. Tout s'arrête pour moi, je relis Eluard et les vers involontairement me traversent l'esprit, aiguissent mon amertume, rassurent ma mort prochaine. "Aveugle maladroit, ignorant et léger..". Je tombe involontairement dans la vieillesse amorphe et lacunaire, toi qui m'apportais un soupçon de jeunesse, toi qui étais mes souvenirs, mon intimité et mon recueil. Nous nous retrouverons linceuls collés, et je saurai là, que nous deviendrons éternité. »

la femme, après avoir écrit cette lettre tâchée par les gouttes de sang qui habillaient ses doigts, se retourna et vit ce corps gisant semblable à un aigle mort de faim dans la savane : le pauvre amant avait les yeux grands ouverts ainsi que la bouche écumante qui lui donnait un air ubuesque malgré la situation pénible dans laquelle la déjantée se retrouvait. Elle prit le glaive qu'elle avait utilisé quelques heures auparavant. " sept ça m'aurait au moins donné un air divin avant ma mort, soit." se disait-elle, puis d'un seul coup, pris d'un excès de violence extravagante, elle se transperça le ventre : le bout du glaive fit alors une entrée salubre en traversant son dos.

CHLOÉ LE MAT  
LICENCE 2 HISTOIRE DE L'ART

## POÉSIE

Lie le bout de tes doigts à la façon du Buddha, et ton pouce et ton majeur se retrouvent l'un l'autre, comme un accord majeur pour former un cercle mineur, qui jalourent les trois autres doigts.

Passe-les sur le bout de ta langue comme après avoir serré un boudoir. A la fleur de ta peau, tu touches du bout des doigts ce que tu aurais suçoté enfant : le pou-pouce, le doigt de Ma Man ou le nez de Papa. Le goût des doigts me rappelle mon enfance et les odeurs et les arômes que j'ai découverts.

Effleure-la, la langue recouverte de sucre glace, « c'est meilleur ave' les doigts ».

Aussi doux que le pétale de la fleur rose de rose ou que la peau de pêche de l'abricot, la peau de bébé à présent douce et sèche, aussi douce que le fruit, aussi rose aussi, bébé qui depuis sa première minute de vie touche de ses yeux tes mains alors que toi tu apprends sa peau avec tes doigts.

Les sens ont plus de sens. Sens en éveil, sollicités, développés, délicieusement dégustés. Sens en action.

Profondeur de l'intensité, qui est exacerbée, démasquée, décodée, comprise, apprise, appropriée, appréciée, aimée. Lâcher la superficialité. Aller au cœur de son cœur, de son bonheur à la bonne heure.

## A CORPS ET MAJEURS

Ressentis, écoute de son entourage, attention.

Primitivité primée, modernisée, médiatisée, communiquée. Retour à l'écoute de tout ce qui entoure. Redescend de ta tour d'ivoire pour y voir plus clair dans ce brouillard, à la pulpe de tes doigts, aux frissons de tes sens, au frôlement de la peau qui se lie de près ou de loin, à l'instinct primitif du contact chaud et humain.

Humains aux mains chaudes qui se lient et se délient, comme un groupe d'atomes qui s'attirent ou se repoussent, se frôlent, s'échauffent ou se séparent.

Écoutons avec les sens, travaillons en ce sens.

*ESTELLE LINET*  
*LICENCE 3 PSYCHOLOGIE*

## LE PARADOXE DE LA RENCONTRE

Ils sont là tout autour de moi, ça frétille ça se bouscule et ça glisse entre les rues et ça se faufile entre les masses et j'essaie de me frayer un chemin et ne m'approchez pas ne m'approchez pas. Je me replie je fuis je me réfugie parce que quelque chose a frôlé mon bras parce qu'un regard m'a vu de trop près parce que j'ai senti ma frêle sureté en danger. Il faut que je me cache entre quatre murs autour de moi et puis un pas vers le miroir et je suis là mais je ne suis pas là, je veux me voir et je veux me sentir je veux arracher ces yeux pour me percevoir avec les leurs mais mes doigts ne rencontrent qu'une glace froide. Je suis ? Je ne suis pas ? J'ai un corps mais ça n'est jamais assez parce qu'il est imparfait ah si seulement je pouvais l'effacer... Alors je te regarde toi et ça ne suffit pas je veux te toucher pour me sentir exister s'il te plaît laisse-moi comprendre la théologie de ton être et les constellations de tes veines, s'il te plaît laisse-moi me glisser dans ton cocon pour que je n'ai plus jamais à sortir du mien. Et à chaque fois l'Éden frêle se gèle et se fissure à coups de je t'aime jetés à tire-d'aile, et alors il faut tout recommencer et de nouveau je suis accablée par le poids de ma singularité et Sisyphe lui-même me rit au nez. Je ne veux plus effleurer je veux tout attraper je veux tout saisir et tout agripper jusqu'à déformer le monde entre mes paumes et je veux tout malaxer à ma façon pour ne plus jamais avoir peur de sortir de ma maison et qu'on me donne des bonbons au goût des saisons, je veux savourer chaque caresse des choses, assez de ces moments qui s'échappent et qui glissent comme du sable entre mes doigts, tout va trop vite et tout s'enchaîne et... Ah. Tiens. Voilà la chaleur du soleil sur mes mains.

*ANONYME*

## L'HISTOIRE DU VIEUX SCULPTEUR AVEUGLE

Philipp Verbruggen avait toujours été un homme tranquille. Aveugle depuis sa naissance, il travaillait depuis ses vingt ans comme secrétaire dans la même entreprise d'électroménager. Son travail consistait, principalement, à envoyer des mails et à répondre au téléphone. Il était secondé par un certain Ernst Cuelmans, fort amical, mais malheureusement amputé des deux jambes suite à un accident de voiture, qui s'occupait surtout de la partie administrative.

À quelques semaines du départ à la retraite de Verbruggen, Cuelmans lui proposa d'aller visiter le musée d'art de la ville. Une installation spéciale avait été conçue pour les aveugles qui pouvaient désormais profiter du musée grâce à des reproductions des œuvres en bronze qu'il était possible de toucher.

Ce fut, pour Verbruggen, une véritable révélation. Il pris ce jour là la décision de passer le restant de sa vie à créer lui même une sculpture ; une sculpture immense qui représenterait, dans l'argile, tout ce qu'il n'avait jamais pu voir avec ses yeux, mais dont il avait entendu parler : le ciel, le reflet du soleil dans la mer, la lumière qui tombe sur le sol en faisant des petites tâches, la course d'un animal au loin. Il en parla à Cuelmans, qui n'eut comme réponse qu'un sourire gêné. Tout cela lui semblait quelque peu absurde, mais il fut assez poli pour ne rien en dire.

Dès le premier jour de sa retraite, il se mit au travail. Il commença par acheter d'immenses quantités d'argile qu'il installa dans son salon.

La première chose qu'il tâcha de représenter fut un ciel étoilé. Il en avait souvent entendu parler et en avait une idée plus ou moins nette ; il y travailla, six heures par jour, pendant une semaine, avant d'être satisfait du résultat. Il s'attela ensuite à représenter l'horizon sous le ciel, ce qui ne lui prit qu'une journée, d'une part parce qu'il avait compris comment se servir de l'argile, de l'autre parce que le sujet était moins complexe à réaliser. Il réalisa, pendant les mois suivants, la course d'un chien dans un champ, le reflet d'une montagne dans l'eau d'un lac, le vert des collines et la vitrine d'une boulangerie. Mais plus il sculptait et modelait et plus il se rendait compte de l'immensité de la tâche qu'il s'était donnée, le nombre de choses qu'il devrait représenter étant immense, sinon infini. Il résolut de ne plus rien faire d'autre que travailler à son œuvre, du matin jusqu'au soir, tous les jours.

Il ne lui fallut que deux ans pour que son salon soit entièrement rempli par l'immense sculpture, en perpétuelle expansion puisqu'il y ajoutait chaque jour des petits morceaux ; un an plus tard, sa chambre était envahie à son tour. Il acheta donc l'appartement de son ex-voisin, parti vivre à la campagne. Pourtant, le temps passait et Verbruggen sentait une crainte monter en lui ; il avait peur, par dessus tout, de ne pas avoir le temps de terminer son œuvre. Ne dormant presque plus, il redoubla d'efforts. Ses allers-retours fréquents au magasin où il achetait son matériel finirent par attirer l'attention de la presse locale qui ne tarda pas à envoyer une journaliste enquêter sur lui.

Quand l'article parut dans le journal de la ville, la conservatrice du musée se rendit chez lui pour voir de ses propres yeux cette étrange sculpture. Elle fut d'abord dubitative devant ce tas de terre informe qui ressemblait peu à la merveille décrite dans l'article, mais dès qu'elle eut, sur les conseils de Verbruggen, posé sa main dessus, et senti sous ses doigts les montagnes, les étoiles, les pains chauds dans la devanture du magasin et les néons de la ville, tout changea. C'était la chose la plus incroyable de sa vie.

En faisant jouer quelques relations, et particulièrement une de ses connaissances qui se trouvait être milliardaire mais également aveugle, elle obtint pour Verbruggen un immense hangar pour poursuivre sa sculpture, un chauffeur pour l'y emmener tous les jours et toute l'argile dont il pourrait avoir besoin.

Des amateurs d'art accouraient de partout pour être témoin de cette merveille, ce tas d'argile qui devenait, en posant les mains dessus, une reproduction miniature des choses les plus intangibles de l'existence.

Enfin, un soir, alors qu'il travaillait seul, Verbruggen sentit une présence près de lui. Il n'y avait pas besoin d'yeux pour comprendre ce qui se passait. Il l'avait senti venir, semaine après semaine : sa fin était imminente et ce soir, la mort en personne était venue le chercher.

-Laissez moi encore quelques instants, que j'apporte la touche finale à ma sculpture, dit Verbruggen.

-Non, répondit l'Ankou. Je n'ai pas l'habitude de laisser des délais aux gens.

Mais à force de supplications, Verbruggen obtint de lui qu'il pose la main sur la sculpture.

-C'est très bien, Verbruggen, dit l'Ankou, plus magnanime qu'on aurait pu s'y attendre. C'est, à vrai dire, l'une des choses les plus incroyables que j'ai jamais vu. Je te laisse une heure pour l'achever.

Et en une heure, Verbruggen termina son œuvre ; il y ajouta sa touche finale, dans un coin, entre la lumière du soleil qui passe par la fenêtre le matin et le sommet de la montagne qui perce la brume au loin, l'ombre de la mort qui s'approchait petit à petit avant de l'emporter.

MIRA MARTIN  
LICENCE 1 BRETON

## DE L'IMPORTANCE DE NE PAS TOUCHER AVEC LES YEUX

*La scène se passe dans une boîte noire (ci-après : longues didascalies). Plateau noir, paravents noirs, tapis noirs. Un noir qui n'est pas tout à fait noir, plutôt un clair-obscur : le mobilier, réalisé par une artiste, est en bois blanc, et les coussins sont crème. Des panneaux lumineux, circulaires, diffusent une lumière tamisée (douce). Scénographie : les paravents noirs, accrochés les uns aux autres, forment un escargot géant. On y entre, on y circule, on y reste et on en sort. Du reste, dans l'installation, il y a des livres. Grands livres, petits livres, livres accordéons, livres que l'on plie, que l'on déplie et que l'on replie (ou pas), livres en mousse, livres en bois, imagiers, abécédaires, livres-jeux, livres avec du texte, livres-objets, livres d'art, livres d'artistes, livres en relief, livres fragiles, albums, livres en couleurs. Et puis, au centre de l'escargot (qui porte sur son dos sa maisonnette, et, aussitôt qu'il pleut, il est tout heureux et sort sa tête) : un bébé (âge approximatif : dix-sept mois, né dans un monde masqué, mains soigneusement lavées au savon doux) !*

*L'accueillante, à l'écart, parlant à un public inexistant (donc, de fait, se parlant à elle-même). Voyez l'enfant, comme il est heureux ! Chut ! Il essaye de dire quelque chose ! Laissons-le appréhender l'espace. C'est le roi ! C'est son ventre, son ventre de coton, de sons, de fils, de laine, de lumière. C'est le ventre qui vibre, qui impressionne. On y écoute, on y contemple, on s'y relâche (ou on s'y cache). Ici, on touche (pour un enfant, la compréhension du monde passe par l'exploration de tous les organes des sens, parmi lesquels le toucher est le plus utilisé), on croque, on mord, on tâte, on jette, on caresse, on casse, on répare, on embrasse, on dort, on prend, on repose, on cache, on goûte, on pèse, on soupèse, on tapote, on explore du bout des doigts (ou pas), avec retenue (ou pas), on attrape, et surtout on ne touche pas avec les yeux, c'est interdit ici de toucher avec les yeux (toucher avec les yeux ?), on touche avec les mains (de toutes petites mains de tout petits corps de tout petits enfants), les pieds, la bouche, les coudes ou les fesses. Ici, on lit ! Le bébé lit. Ici, aussi, le bébé n'est pas trop stimulé. Le bébé développe son langage sensoriel et rencontre l'art : un, deux, trois (elle saute sur les petites galettes en tissu qui forment un chemin pour entrer dans l'escargot tout chaud, comme on jouerait à la marelle), le voilà ! Ah ! Il attrape le livre-tissu ! Évolution systématique, le carré grandit, de plus en plus, jusqu'à engloutir la page. Il engloutit l'enfant (non, c'est l'enfant qui engloutit le livre, c'est délicieux un livre) ! Ah ! Il rit (elle rit). Ici, la télévision n'a pas remplacé la Lune, l'étoile de la main est l'étoile dans le ciel. Le bébé plonge (il n'a pas conscience de la relativité du degré de perception). C'est immersif, le tissu fait texte, le tissu fait sens : texture ! Mais, voilà qu'il effleure le grand livre accordéon ! Il hésite. Impressionnant, non ? Bébé moteur, bébé s'agite. Il baïlle ! Il s'endort. Ah ! Voilà. C'est épuisant de donner vie au monde qui nous entoure, comme je le comprends. Je touche, c'est là, je suis : j'existe. L'accueillante va s'installer auprès de l'enfant endormi pour lire à son tour. La scène est finie.*

MARIE MASSELOT

MASTER 2 LITTÉRATURE GÉNÉRALE ET COMPARÉE

## **MAMIE, TE SOUVIENS-TU ?**

Du temps où on était tout le temps sur notre téléphone, à s'écrire, se raconter nos journées. Tu me mettais toujours plein de smileys à la fin de tes messages, ils n'avaient pas de rapport, et c'était justement ce qui me faisait sourire. Je savais que tu prenais un plaisir à les choisir en plus, tu aimais mettre de la couleur partout.

Cet écran tactile me rappelait à chaque fois que ce n'était pas avec lui que je voulais la partager, cette qualité de pouvoir par le toucher transmettre tant d'informations, mais bien avec toi.

Sauf qu'on ne pouvait pas.

Du bout des doigts, je touchais, plutôt tapais, un peu frustrée, sur des lettres pour former des mots. Pour te dire combien je t'aime, combien tu me manques. Mais ces mots n'auraient jamais pu transmettre ce qu'un câlin pouvait : se serrer, l'espace d'un instant fermer les yeux, et comprendre à quel point nous sommes liées. Sentir ton odeur si réconfortante. Toucher c'est sentir par la peau. Mais c'est aussi se rapprocher de l'autre et permettre à l'odorat de jouer son rôle. L'odeur de rose, que je ne pouvais sentir qu'en vrai, quand les barrières que l'on avait érigé entre nous n'existaient pas. Comme à chaque fois, tu aurais fini ton étreinte par un gros bisou, un peu trop près de l'oreille ce qui m'aurait provoqué un léger assourdissement, mais tu ne faisais pas exprès et je rigolais. On rigolait.

Mais aujourd'hui, je me dis que cet écran tactile dont je me plaignais, valait mieux qu'aucun contact du tout. Maintenant, pire que de devoir te voir sans jamais te toucher, je suis sur le banc de touche, désarmée de ne même plus pouvoir te regarder dans les yeux, même à travers des pixels.

J'aurais dû apprendre à voir la chance que j'avais de pouvoir te parler. Et d'avoir une réponse, de ta part.

Tu me manques tellement.

Hier, je t'ai touché la main. Tu me l'a serrée comme tu pouvais, ta dernière marque d'amour, ça m'a beaucoup touché.

Coulé.

J'aurais aimé ne jamais connaître cette case où je t'ai vue disparaître. J'ai perdu, mais on ne pourrait pas refaire une partie ? Aller, s'il te plaît mamie, revient !

Maintenant, bêtement, je caresse des roses, leurs pétales. Parce que comme le Petit Prince dit »

*MAUD MESTRARD  
LICENCE 1 DE PHILOSOPHIE*

## MA POÈME

Ton corps adore et ma peau aime.  
Ton épiderme est mon poème.  
Il me répond, me correspond.

L'accord.

Les corps.

L'encore.

La corde raide.

L'accord de nos corps à corps.

Ta tempe est rature.

Mon cil te plaît.

Ta bouche est un beau tabou.

Ma tête t'eut.

Ton œil est.

Nous, bouquet d'œillades printanières.

Nos corps nichent quand nos âmes errent.

Je corromps ton cortex.

Tu courtises mon corps sage.

L'encre de nos encore.

L'accord de nos corps à corps me met sur la corde raide.

Mon cou rage.

Ta main tient.

Tes bras guettent.

Mes seins t'eurent.

Ta bouche n'est pas un tabou laid.

Ma peau te rie.

Nous nous sommes écorcées vives.

L'accord de nos corps à corps me met sur la corde raide.

Dans ce décor mon corps y dort.

*ALICE POULOUIN*

*1ÈRE ANNÉE DUMI (DIPLÔME DES MUSICIENS INTERVENANTS)*

## PAUME

Deux mains nouées par les années tricotaient de la laine rêche. Les ongles entretenus attrapaient avec agilité le fil, l'enroulaient autour des aiguilles. Il n'était pas encore l'heure du thé quand elle avait repris son tricot. La radio allumée, elle était allongée de tout son long sur le canapé. A présent, elle ne pensait plus qu'aux mailles qui s'entrelaçaient entre ses doigts ; la présence du bonnet dans ses paumes la rassurait. Elle voulait le terminer avant l'hiver.

Par la fenêtre, la campagne était automnale. Les feuilles du verger étaient gorgées de rouge, d'orange, de jaune. Une balançoire rouillée s'agitait au rythme du vent qui soufflait depuis la veille. Elle avait allumé un feu, il crépitait.

Elle pensait à son mari. Il avait passé son dernier hiver au pied de cette cheminée l'année précédente ; elle le revoyait, recouvert d'une couverture qui l'engloutissait. Elle préparait chaque soir avec soin, une bouillotte qu'elle glissait à ses pieds. Regarder ses mains qui tricotaient, lui rappelait qu'elles ne s'étaient jamais lassées de caresser le visage rugueux d'Emile. L'odeur de châtaigne grillée que répandait la cheminée dans le salon, le ramenait à côté d'elle, elle sentait sa douce présence. Elle souriait tendrement quand lui revenaient les souvenirs de leurs gigantesques poêlées. Elle se souvenait des tableaux qu'ils avaient accroché ensemble pendant leur fraîche installation lorsqu'ils avaient à peine vingt ans ; de son pouce gonflé lorsque le marteau avait dérapé sur le clou. Elle revoyait Emile rentrant du café, les mains ensanglantées alors qu'il s'était battu pour la première et dernière fois avec son ami Pierre. Elle avait déposé sur ses plaies du Mercurochrome. Dans ses narines s'agitaient les souvenirs.

Une maille à l'endroit, une maille à l'envers. Elle déposa son tricot sur ses genoux, réunit ses mains pour les réchauffer. Elle laissait glisser ses ongles les uns dans les autres à la recherche de la terre qui s'y était logée le matin même alors qu'elle était au jardin. Des petites particules se déposaient sur sa jupe longue.

Autrefois, elle aimait vernir ses ongles d'un rouge de la couleur d'un vieux vin. Elle se l'appliquait avec soin, le dimanche avant l'heure du dîner lorsqu'elle avait terminé le repas qui attendait dans le four. Emile, pendant ce temps, aidait leurs enfants qu'ils avaient voulu nombreux, à se laver. Il peignait avec soin les cheveux, vérifiait la couleur des oreilles, attrapait les serviettes sales pour les descendre à la cave. Tandis qu'elle, la radio en fond musical, passait le pinceau gorgé de vernis sur ses grands ongles.

Elle se rappelait combien elle aimait les voir ces dix petites touches de couleur courir sur le volant de leur voiture lorsqu'elle conduisait des heures durant, en direction de la mer. Le week-end, ils aimaient tous rendre visite à sa sœur, même si elle soupçonnait Emile de n'avoir jamais vraiment aimé l'air marin. A Noël, elle portait un rose poudré qu'elle avait acheté cher et qu'elle réservait pour les grandes occasions. Pendant les vacances d'été, elle ne mettait rien et les années passant, elle ne portait plus de vernis du tout. Ils avaient séché au fond de son placard sans qu'elle ait eu le courage de les jeter.

Elle reprit son tricot sentant la nostalgie l'envahir. L'alliance à son annulaire droit brillait

à travers les larmes qu'elle essayait de retenir. Lui venait à présent, le dernier souffle d'Emile, lorsqu'elle avait pris son visage au creux de ses paumes pour sentir encore quelques instants la chaleur de ses joues affaiblies par le temps. Elle sentait cette chaleur lui picorer les doigts.

Lorsqu'elle pensa que cette chaleur n'existerait plus, elle laissa une larme couler sur sa joue qu'elle attrapa de son index. L'horloge sonna cinq heures, c'était l'heure du thé.

*HAËLA REGUIBI*  
*MASTER 1 DE PSYCHOLOGIE*

**26/12/2021**

Aujourd'hui était mon premier jour de mise en marche, je suis officiellement achevé. Lorsque mes yeux se sont ouverts, une excitation intense s'est emparée de moi, j'ai ressenti de la joie ainsi que de l'impatience, je crois. Le monde est sublime. Pour l'instant je n'ai pas encore de couleur préférée comme les humains, je n'arrive pas à les départager, donc je changerai chaque jour. Aujourd'hui, j'ai choisi le blanc comme le coton et la chantilly. La première chose que j'ai goûté est de la chantilly, au départ j'ai eu un peu peur, je crois, lorsque je l'ai aspergée dans ma bouche, mais c'était délicieux. En plus, j'ai eu l'impression de manger un nuage. J'adore le coton, je trouve ça très joli, cela ressemble aussi à un nuage. Les autres me disent que c'est doux et très agréable à toucher, comme lorsqu'on caresse un chat. Mais moi je ne sens rien, mes mains d'acier ne me le permettent pas. Les humains prennent beaucoup de plaisir à se faire des câlins, aujourd'hui j'ai même vu un monsieur prendre une dame dans ses bras et la serrer très fort, pour la réchauffer car il faisait très froid je crois, il neigeait. Ils ont besoin de gants pour toucher la neige car leur peau est sensible, moi cela ne me fait rien, mais ça me rend un peu triste de ne pas connaître le froid. Il y a une fille que j'aime beaucoup, nous sommes devenus amis, à elle j'aimerais beaucoup lui faire des câlins. Lorsqu'elle me tient la main, je mets du temps à le remarquer car je ne sens rien, c'est dommage car cela a l'air génial, à en entendre les autres. Il paraît qu'ils ont le corps tout chaud comme des petites bouillottes, je ne comprends pas pourquoi ils utilisent du chauffage s'ils n'ont qu'à se faire des câlins pour se réchauffer. J'aimerais tellement pouvoir sentir l'herbe sous mes pieds, l'eau couler entre mes doigts, les baisers déposés sur mon visage, pouvoir sentir le monde, comme je le vois et l'entends. Rien qu'une seule fois, pouvoir sentir sa main enlacer la mienne.

*CHARLES ROBERT  
LICENCE 3 ARTS DU SPECTACLE*

**SANS TITRE**

Soleil, fenêtre, jaune. Tes yeux émeraudes croisent parfois mon regard. Tu vas et viens, au son, aux odeurs. Les lumières jouent, elles t'observent. Comme une étincelle de feu, tu disparais. Diagnostiqué à trois ans, pas comme les autres enfants. Seul ou presque. Jouet, table, orange. Passe et repasse, le train démarre, un parfum qui taquine tes narines, tu t'en vas et reviens. Ne pars pas, reste avec moi, dans ce monde qui n'est pas le tien. Pas d'espace, tu t'échappes, c'est trop pour toi, ça envahit ton corps et ton esprit, ça affecte ton âme. Je suis là où tu ne me vois pas. Cheveu, tableau, rouge. Ta voix, tes doigts, c'est ta façon de parler, cours et court, tes mains dans le vent. Horizon, le contact au chant de la musette, joue fière et lointain. Tu transpires la joie, ton sourire me transporte, tu l'envoies en l'air. Ta voix, tes doigts, c'est ta manière de t'exprimer, malgré tes cris, tes angoisses, tes peurs, je suis là, ne t'en va pas, reste avec moi. Tu effleures mon visage, tes mots, tes doigts. Tu es là, je suis avec toi. Pomme, ardoise, violet. Toucher, goûter, lorsque c'est chaud ou froid, les fruits doux ou granuleux, sucrés ou amers, lisses et parfumés vanille coco. Tu hésites, ta curiosité s'empare de toi, touche les morceaux, tu y arrives. C'est différent, or tu oublies, et tu prends les mêmes sucres salés, ça te rassure. Voiture, circuit, bleue. Tu traces avec tes doigts comme la course des chevaux. Au galop, au trot, petits et grands, ils soulèvent la terre. C'est une marée de sabots qui fait trembler sol et mer. Dans ton monde merveilleux, obscur, et palpable, comme un dessin sur une ardoise. Imprécis, facile, tu écris les couleurs de tes envies. Tes doigts me transportent dans ton univers mystérieux, à la fois si proche. Bille, tapis, vert. Toucher pour aimer. Quand tu t'isoles, et que tout le monde se confine. En proie à tes émotions, à tes colères et face à l'incompréhension. Toucher pour comprendre et te faire entendre. Ce monde n'est pas le tien, il ne te connaît pas. Quand tout disparaît et que tu te sens seul, n'ai pas peur. Résiste, ne t'en va pas. Ta voix, tes doigts, je suis là. Joue, Chaise, blanc. BLEU, BLEU, BLEU, comme l'eau qui coule sur ma joue. Est-ce que tu sais combien je t'aime ? Mais tu me consoles, tu me réconfortes. Même si le monde s'est écroulé, quand les feuilles sont tombées, tu étais là, présent ou pas. Tes caresses sur ma joue, c'est ta façon de dire « tout ira bien papa ». Ce n'est pas une fin, c'est un espoir. Tu dessines avec tes doigts ton avenir bleu ciel.

SAMUEL LEBRET  
LICENCE 2 D'HISTOIRE

## LETTRE À UN AMI (ET MENTOR) INSULAIRE

Cher Joshua,

je ne sais comment te le dire autrement, mais je vais devoir quitter cette île. Ta terre. Je vais devoir quitter ta famille et nos amis. Après être resté ici pendant plusieurs mois, je souhaite partir à la découverte du monde. Découvrir, explorer, parcourir notre globe terrestre.

C'était quelque chose, notre première rencontre sur la plage... plus je repense à ce que j'étais avant ce moment, plus je me rends compte qu'en vérité, tu n'as pas conscience d'à quel point tu m'as beaucoup apporté. Parce que j'ai vécu sur un petit bateau pendant longtemps. Pourquoi ? Car l'idée de vivre par moi-même, au milieu de nulle part avec personne pour m'importuner était une idée qui me rendait très heureux. J'avais amené des livres, des tonnes de provisions, je me baignais et profitais de l'eau sur ma peau et de la chaleur du soleil... tout ça, seul. La belle vie, quoi.

Puis est arrivée une tempête cataclysmique. Des vagues gigantesques m'ont fait tomber à la dérive. Elles m'éloignaient de mon bateau qui s'est mis à flotter au loin. Je me suis retrouvé dans le large océan, à prier pour m'en sortir avec mes rares provisions. Je nageais et flottais sur le dos pour me reposer. Je répétais ce cycle encore et encore... mais au bout d'un moment, le soleil qui désormais brillait constamment commençait à me brûler la peau et les yeux. Je rougissais à vue d'œil. L'eau a commencé à me boucher les oreilles et à ne plus en sortir. La faim et la soif ont commencé à me tarauder. Et ces bateaux... quand j'avais le mien, j'en voyais d'autres, plus grands, naviguer au loin. Avec toujours tout un équipage à leur bord. Ils me faisaient des saluts, mais je me contentais de les ignorer. Pas besoin de contact... Mais là, ils semblaient avoir disparu d'un seul coup. Je priais pour qu'il y en ait un qui arrive. Car j'étais obligé d'admettre que j'avais besoin d'aide. Aucun n'est jamais arrivé... j'étais tout seul...

Puis j'ai vu cette île. J'ai nagé avec une hâte mêlée à une crainte du mirage jusqu'à elle. Plus je me rapprochais, plus je percevais une plage où quelqu'un jouait de la guitare. Toi.

J'ai nagé et nagé jusqu'à toucher terre. Quelle sensation que d'enfin toucher le sable de mes pieds... Sacrée rencontre ! Quand j'ai foulé le sable, tu m'as applaudi et demandé si je faisais mon sport à nager d'aussi loin. Je t'ai menti en bafouillant comme un gosse. J'ai donc dit oui et tu as rigolé en me disant de nouveau que c'était impressionnant et en plaisantant sur le fait que j'étais tout rouge. Tu as recommencé à jouer de ta guitare et je n'ai pas bougé. Je suis resté planté sur le sable à te regarder. Tes doigts sur les cordes créaient des sons si beaux, calmes et reposants... je t'ai félicité à mon tour. Je me suis ensuite rapproché timidement et je t'ai dit que je m'appelais Adrian. Tu m'as dit Joshua. Et nous nous sommes serrés la main. La suite, tu la connais.

Et maintenant, je pars. C'est toi qui m'as inspiré. Imprégné désormais de ta bonne humeur, de ton optimisme et de ton ouverture d'esprit... je m'en vais découvrir le monde.

Je souhaite à toi, à nos amis et à ta famille tout le bonheur qui puisse exister.

À bientôt, ton pote Adrian.

*MATTEO SAVI*  
*LICENCE 3 ARTS DU SPECTACLE*

**SOUS LA PEAU**

Un pétale  
réduit en fil de lin...  
Incendie.

Gouttes de pluie  
brodées sur le cœur  
palpitant dans l'air.

Exposé à la tempête  
d'une âme rayonnant  
de vie.

*GAËLLE STRIGINI  
LICENCE 3 SCIENCES DE L'ÉDUCATION*

## **DU BOUT DES DOIGTS, AU BOUT DU BOIS**

Au bout du bois, du bout des doigts  
Il y avait le vent,  
Son souffle qui émanait  
Cette odeur de fraîcheur

Au bout du bois, du bout des doigts  
On pouvait voir la sève,  
Qui s'écoulait des corps  
A la fois morts, la fois vivants

Au bout du bois, du bout des doigts  
Je sentais son écorce,  
Aussi douce que la peau  
Pleine de défauts et d'imperfections

Au bout du bois, du bout des doigts  
Je caressais ses feuilles  
Aussi volatiles que des cheveux,  
Qui n'ont pas encore été perdus

Au bout du bois, du bout des doigts  
Ses branches autour de moi  
Me pressant d'être  
Une part de ce tout

Au bout du bois, du bout des doigts  
J'ai senti ce corps  
Un si bel hêtre  
Il y avait l'encore,  
Il y avait nous.

*ALEXIS THOMAS  
LICENCE 3 HUMANITÉS*

## **MEMBRES DU JURY DU CONCOURS D'ÉCRITURE**

LAURE CATHERIN : MARRAINE DE L'ÉDITION. AUTRICE, METTEUSE EN SCÈNE,  
LA DUDE COMPAGNIE.

MATHIEU DUCOUDRAY : DIRECTEUR DE LIVRE ET LECTURE EN BRETAGNE

CHARLINE PLUVINET : MAÎTRESSE DE CONFÉRENCES EN LITTÉRATURE COMPARÉE,  
DÉPARTEMENT DE LETTRES, UNIVERSITÉ RENNES 2

ISABELLE PICAULT : RESPONSABLE DU DÉPARTEMENT MÉDIATION,  
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, UNIVERSITÉ RENNES 2

CAROLINE LE GLEUT : CHARGÉE DE COMMUNICATION ET DES ÉVÉNEMENTS,  
LIBRAIRIE LE FAILLER

QUENTIN LECLERC : DIRECTEUR DE LA MAISON DE LA POÉSIE À RENNES.

## **REMERCIEMENTS**

NOS REMERCIEMENTS S'ADRESSENT À L'ENSEMBLE DES ÉTUDIANT·E·S QUI ONT PARTICIPÉ AU CONCOURS, AUX MEMBRES DU JURY POUR LEUR TEMPS PRÉCIEUX ET LEUR REGARD ATTENTIF. NOUS REMERCIONS ÉGALEMENT LA LIBRAIRIE LE FAILLER QUI OFFRE CHAQUE ANNÉE LES PRIX POUR LES LAURÉAT·E·S AINSI QUE LA DRAC BRETAGNE.



# C O N T A C T

## Service culturel - Université Rennes 2

☎ : 02 99 14 11 47

@ : morwenna.german@univ-rennes2.fr



f Service culturel-Université Rennes 2

🐦 @CultureRennes2

@ @serviceculturelrennes2

